

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 2 (1895)
Heft: 16-17

Rubrik: Correspondances

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rumeurs de bacchanale, et surtout dans le chœur final, absolument grandiose, qu'illumine comme une céleste auréole le choral « Déjà luit l'étoile du matin », entonné par les trompettes. C'est un haut fait que l'exécution de cette œuvre par la société saint-galloise; M. Paul Muller la dirige avec la plus grande distinction et il a su mettre également en valeur les chœurs, l'orchestre et les solistes (M^{es}s Klein-Achermann, de Lucerne, Bachi-Fährmann, de Dresde, et M. H. Kromada, de Stuttgart.)

(A suivre.)

A. NIGGLI.



CORRESPONDANCES

MONDRES. — Finie, la brillante « season » de Londres! Terminés, les concerts! Fermé, l'opéra! Les pianos sont muets, les violons et les violoncelles sont réintégrés dans leurs étuis et les artistes ont quitté les bords de la Tamise pour les casinos balnéaires. Toutefois, il me reste à liquider un arriéré d'informations qui n'ont pu trouver place dans ma dernière lettre.

* * *

Sir Augustus Harris a dignement clos la saison d'opéra de Covent-Garden, qui a duré treize semaines, par une représentation de *Roméo et Juliette*, devant une salle bondée et enthousiaste qui a fait une ovation à la divine Melba et à ses partenaires Alvarez et Plançon.

Calvé, la charmeresse Calvé, qu'on désespérait de voir à Covent-Garden cette année, est enfin venue vers la fin de la saison et a remporté son triomphe habituel dans *Carmen* et la *Navarraise*. Cette cantatrice, au prestigieux talent, sémillante, fantasque et superbe d'attitude dans Carmen, tragique et intense dans Anita, n'a jamais si bien chanté, ni mieux joué.

En somme cette saison d'opéra a été fort intéressante et, paraît-il, fructueuse. Elle fait honneur à Sir Auguste Harris, qui en est l'habile et intelligent impresario.

* * *

La saison des concerts a eu, elle aussi, un digne épilogue, grâce aux trois « récitals » organisés par M. Ernest Cavour et donnés les 13, 20 et 27 juillet par le célèbre pianiste belge A. de Greef, à *Saint-James's Hall*. Le public anglais a accueilli avec enthousiasme cet artiste de tout premier ordre qui excelle dans les genres les plus divers, et dont les doigts magiques et la compréhension artistique élevée le tenaient subjugué et ravi. C'est surtout dans l'interprétation des œuvres si originales et si bizarrement inspirées de Grieg que de Greef s'est montré supérieur. Il est de notoriété publique que le compositeur norvégien considère M. de Greef comme l'artiste qui sait le mieux interpréter ses œuvres.

Le succès de de Greef a été tel qu'il doit revenir ce mois-ci pour donner quelques concerts en Ecosse et une deuxième série de « récitals » à Londres en octobre.

* * *

Quoique la « season » soit terminée, Londres n'aura pas longtemps chômé de musique, car le directeur de *Queen's Hall*, M. Robert Newmann vient de commencer dans sa belle et spacieuse salle, une série de concerts-promenades qui sont appelés à avoir un grand succès.

Pour la première fois, le diapason français sera adopté, ce qui ne fera aucun déplaisir aux ténors et aux sopranos, car ce diapason est sensiblement plus bas que le diapason anglais de la *Philharmonic Society*. En effet, le *la* normal français correspond à 435 vibrations par seconde, tandis que celui de la *Philharmonic* correspond à 455,2 vibrations.

Il paraîtrait (d'après un journal musical anglais) que le *la* normal de la *Society of Arts* est de 420 vibrations, celui des pianos *Broadwood* de 452; qu'à Berlin il est de 451,8, à Saint-Pétersbourg de 451,5, à Munich de 448,1 et à Bruxelles de 455,5, le plus haut de tous.

JULES MAGNY.



PARIS. — La saison musicale qui vient de se terminer n'a pas brillé d'un éclat bien extraordinaire, pour ceux du moins qui considèrent l'extérieur des choses et recherchent principalement dans l'art le côté sensationnel, virtuose. Les œuvres nouvelles ont été rares, peu remarquables : à l'Opéra, la *Montagne noire*, un grand effort la-

borieux et estimable mais sans originalité; à l'Opéra-Comique, à côté de *Guernica* et de *Ninon de Lenclos* qui ne réussirent pas, un franc succès, la *Vivandière*, qu'il nous faut classer dans la nombreuse famille des opérettes; aucun début hors ligne à signaler. Au concert, la pénurie est plus complète encore qu'au théâtre, les productions symphoniques paraissent absolument délaissées par nos compositeurs; car il n'est pas vraisemblable qu'elles aient été systématiquement écartées des programmes. Dans ce genre, ce sont les étrangers, Balakirew ou Humperdinck par exemple, qui ont apporté au répertoire quelque nouveauté. Néanmoins cette année, plus que les années précédentes, on a beaucoup travaillé et d'une façon sérieuse, profitable. Dans cette sorte de classe préparatoire, de grands progrès ont été accomplis, et par les interprètes et par le public lui-même. Les belles œuvres ont été étudiées de près et avec soin, au cours de cette évolution vers les manifestations de l'art les plus pures et les plus élevées, le but s'est rapproché et précisé. Ce but, si on ne peut se flatter de l'atteindre complètement, encore fallait-il le connaître pour s'en écarter le moins possible.

Question de mode, me dira-t-on, que cet engouement pour la grande musique, plus connue jusqu'ici sous la dénomination d'embêtante. Cela est fort possible pour les quelques snobs qui, à défaut de convictions et d'émotions, mènent grand tapage de leurs opinions nouvelles et font beaucoup plus de bruit qu'ils n'en entendent. Mais qu'importent ces ralliés d'une espèce particulière, à la politique peu dangereuse, à côté du public qui vient par son propre sentiment, pour son plaisir personnel, et s'abstiendrait tout simplement dans le cas contraire. Et ce public vient plus nombreux, plus instruit et plus intéressé (le succès du Cycle Berlioz chez M. Colonne, des auditions données par M. Lamoureux, en est la preuve). Il comprend que sous la richesse de l'écriture sous la polyphonie des timbres et des rythmes, tout un monde de sensations se révèle, et que l'emploi harmonieusement combiné de tous ces éléments a eu pour but de donner à l'expression toute sa plénitude d'art.

Dans ce mouvement, si remarquable, vers les formes transcendantes de la musique, Wagner devait naturellement tenir la première place. L'ensemble de son œuvre offre, en effet, une recherche constante, complète de ce côté expressif, l'emploi systématique de procédés — mélodies, rythmes, harmonies — dont nous pouvons suivre tout le développement logique comme dans la grande épopee du Nibelung, et dont, par consé-

quent, nous pouvons pénétrer le sens et saisir pleinement l'application. Chez les maîtres antérieurs à Wagner, cette continuité n'existe pas; si importants qu'ils soient, les exemples apparaissent plutôt isolés, et pour les maîtres de la symphonie, les plus grands peut-être, nous n'avons pas de moyen de contrôle, pas de clef. Il faut deviner, être dirigé soi-même par une intuition presque instinctive. Avec Wagner nous savons d'une manière certaine ce qu'il a voulu exprimer. Aussi, serait-on tout à fait antiwagnérien par tempérament, il faut bien reconnaître que son œuvre constitue le répertoire d'art le plus vaste, le plus précieux, qu'elle est d'une étude essentielle et de premier ordre pour la musique même, tout système d'école mis de côté.

Quant aux adaptations françaises de l'œuvre wagnérienne, elles sont entrées dans une phase nouvelle et décisive. Cette question des traductions a soulevé d'assez vifs débats et finalement on s'est expliqué au tribunal. Celui-ci, dans un jugement tout récent, vient de laisser à la maison Schott toute sa liberté d'action, et les réclamations des héritiers de Wilder ont été rejetées d'une façon catégorique. Nous ne pensons pas que le public ira réclamer, lui qui s'était prononcé d'une façon tout aussi catégorique contre les médiocres productions wildériennes, et qui, dès le début, n'avait pas ménagé ses applaudissements aux premiers essais de M. Ernst. Depuis le jour où la *Walküre*, ainsi adaptée par lui en prose rythmée, fut entendue dans un cercle privé, en avril 1893, il n'y eut pas de doute que c'était là la voie véritable, féconde, permettant d'unir au sens exact de la parole l'intégrité absolue de la phrase musicale. Depuis ce jour-là, M. Ernst a travaillé sans relâche, revisant, perfectionnant, achevant et menant à bien d'autres traductions commencées depuis longtemps, longuement réfléchies et mûries.

En dehors de cette *Walküre* dont le livret parut chez Schott, et qui va être gravée sur la nouvelle partition, en ce moment sous presse, je vous rappellerai les *Maitres Chanteurs, l'Or du Rhin*.

Avant de figurer dans une sélection importante aux concerts Colonne, la traduction de *l'Or du Rhin*, par M. Ernst avait été entendue intégralement dans le salon d'un amateur très distingué, M. Marcel Gaupillat. Et si grand avait été le charme de cette audition, que nous avions oublié l'absence de la scène avec le prestige de la décoration et de la mimique, l'absence de l'orchestre, et que la partition entière s'était déroulée sans monotonie, sans la moindre lassitude. Le piano

— qui représentait le formidable orchestre tétralogique, — était incomparablement tenu par M. Rissler, assisté de M. Cortot en deux ou trois passages, là où une dizaine de mains ne seraient pas inutiles. Non seulement M. Rissler, sans faiblir un instant, a affirmé son talent de virtuose — tous les déchiffreurs de cette partition savent qu'il est peu de concertos aussi hérissés de difficultés, aucun aussi long, en trois actes! — mais sous ce mécanisme impeccable, l'intelligence approfondie qu'il apportait de l'œuvre, faisait admirablement sortir chaque thème, avec toute la délicatesse de ses nuances, et dans son allure caractéristique : ce qui n'arrive pas toujours à l'orchestre.

La partie vocale était confiée à des amateurs, très habilement dirigés par M. Ernst et qui, avec des voix excellentes, ont interprété leurs rôles en véritables artistes.

A mon avis, dans cette Tétralogie grandiose, le poème de l'*Or du Rhin* est loin d'avoir la valeur des autres ; Wotan, le maître des Dieux, n'est qu'un pauvre Dieu misérable, sans pouvoir, et réduit pour régler le mémoire des géants, ses architectes, à des expédients quelque peu grotesques, à des vulgaires coquineries. Et de ce mince accident, développé si longuement, dérivent des conséquences bien grosses. On voudrait une fin plus noble, une chute plus grandiose, plus divine. Il en est résulté, au point de vue musical, une certaine indécision sur le rôle principal, tandis que les personnages épisodiques, les Filles du Rhin, les Nibelungen, les Géants et les Di minores, apparaissaient en pleine lumière et en haut relief. Ces réserves faites, les beautés de la partition sont innombrables, et l'*Or du Rhin* est un filon qui dépasse, en teneur, tous les Mainreef d'un Transvaal idéal (housse à prévoir, tuyau sérieux). Faut-il rappeler le délicieux et harmonieux ensemble des Filles du Rhin, leur colloque avec Alberich où se trouvent tant d'accents mélodiques, où Woglinde pour la première fois énonce le thème fatidique, traduit par M. Ernst d'une façon saisissante, avec la corrélation absolue des deux pensées musicale et poétique :

Seul qui d'amour la loi renie,
Seul qui d'amour la joie bannit,
Lui seul obtient par un charme
L'anneau que l'on forge avec l'or.

Plus loin le thème de l'or, dont l'aspect harmonique vient se mêler à l'accompagnement des flots balancés. Faut-il citer encore le chant de Loge célébrant la beauté et les charmes de la femme, les accents de Freio, la massive pesanteur

des géants Fafner et Fasolt, le rythme de la Forge d'Alberich d'une régularité et d'une insistance à désespérer tous les Rossiniens ? Et dans ce même tableau les harmonies ensorcelées du Casque magique, les plaintes gémissantes de Mime, le pauvre martyr. J'aurais également à vous parler de la fin de cette éblouissante féerie ; après l'énergique malédiction d'Alberich, après l'invocation du Dieu du Tonnerre, tandis que, dans la pureté du ciel rasséréné le Walhalla resplendit, le thème d'apothéose s'élève, apothéose officielle, alors que le règne des Dieux va s'effondrer, frappé à tout jamais, mais une dernière fois illuminé par les lueurs radieuses du couchant.

Les fragments exécutés chez M. Colonne comprenaient la première scène, un passage très court du second tableau (le réveil de Wotan) et toute la fin, à partir du coup de tonnerre. Très beau concert, répété le dimanche suivant, auquel, dans une exécution orchestrale bien équilibrée, M. Fournets, M^{es} Blanc, Pregi et Planès prêtaient leur concours.

Enfin, au milieu du mois de juin, les organisateurs de l'*Or du Rhin* intégral donnaient chez Pleyel, devant une salle tout à fait comble, une nouvelle audition dont le succès ne fut pas moins grand pour les interprètes et pour la traduction.

Si pour compléter cette revue rapide du mouvement wagnérien, nous ajoutons toute une série de publications intéressantes, par exemple, celles de Brinn-Gaubast, de Chambrun au point de vue de la littéralité, celles de J. d'Offoël comme adaptation en prose rythmée, inspirée du système de M. Ernst, si en dernier lieu nous mentionnons le Tannhaüser monté par l'Opéra avec un soin remarquable, malgré quelques regrettables défaillances, nous pouvons dire que pendant cette saison, nous avons bien travaillé et pour Wagner et pour notre propre compte.

E. POIRÉE.



NOUVELLES DIVERSES

GENÈVE. — Théâtre. — La troupe Baret a représenté l'*Engrenage*, comédie de Brieux, et celle du Vaudeville a donné deux fois, avec salle comble, *Madame Sans-Gêne*, pièce de Victorien Sardou et Moreau. Enfin, les anciens chansonniers du *Chat Noir*, actuellement au *Chien Noir*, se sont fait entendre. Grand succès pour Paul